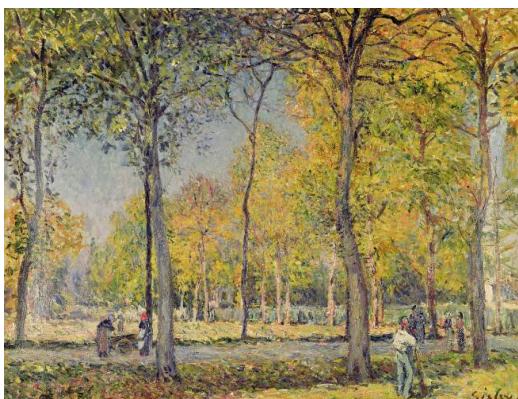


Thème : **Arbre**



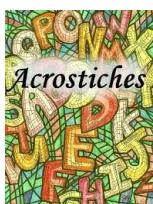
Le bois de Boulogne – 1880
Alfred Sisley

Un arbre
Des branches.
Des feuilles.
Des pétioles.
Des folioles.
Un monde ramifié
Qui bouge, bruit, bondit.
Un royaume de verdure
De vertiges et de vent,
Un labyrinthe de souffles
Et de murmures.
Un arbre en somme.

Jacques LACARRIERE

Acrostiche

Rappel : Un acrostiche est un texte poétique dont les premières lettres de chaque vers ou ligne forment un mot lorsqu'on les lit à la verticale.



Composer un acrostiche
avec le mot ARBRES.

Amis dendrophiles, entrez sans crainte dans notre univers

Regardez, admirez les beaux spécimens encore verts

Biscornus, élancés ou trapus, chevelus ou déplumés,

Remarquez comme nous sommes différents, choisissez,

Enlacez celui que vous appelle, l'**arbre** qui saura vous apporter,

Secours, réconfort, écoute : vos mots *, vous pouvez lui confier !

*maux

*Sylvie
(ça signifie forêt !).*

À l'aurore et au ciel, ils portent les saisons
Riant de feux follets comme on vit l'émotion
Bravent les feuilles d'or et les bois forestiers
Riches de leur éclat seront nos héritiers
Et les arbres touchés le savent maintenant
Sans la nature on n'est que pauvres conquérants

Jacqueline P.

Au pied de mon sapin
Roulent les gros babets*
Brun, éclatés, charnus
Rêve des forêts auvergnates
Encore présentes dans ma mémoire
Souvenirs heureux des bois de mon village.

*(en parler stéphanois un babet est une pomme de pin)

Jacqueline L.

Alors la lumière s'est faite plus discrète.
Rouges, jaunes, oranges les feuilles ont déserté
Balayées par le vent,
Rabrouées par nos pieds.
Et l'arbre a soupiré, remballé ses ardeurs
Sommeillant tranquillement en quête de jours meilleurs.

Pascale

Auprès de mon arbre

Audition de la chanson de Brassens en présentiel.

- Choisir l'un des *Dessins / croquis de Jean-Paul Schifrine* puis écrire un texte inspiré par celui-ci.



J'avais tant navigué, j'avais connu des mers grises, bleues, vertes avec toi mon bateau « Armand ».

Accosté dans tant de ports, le monde était une merveille que je voulais continuer de parcourir. J'aimais les langues, les gestes qui nous rapprochaient, nous renseignaient, nous nourrissaient au sens propre, et ou sens figuré. Car, dans les ports, les criques, après de longues traversées, il fallait toujours trouver de l'eau douce, de la nourriture conservable, des gens qui vous expliquaient ce qui était important pour eux, ce qu'ils vivaient, ce qui était essentiel pour leurs bonheurs. Ainsi, j'ai arpentré tant d'océans.

Je sais, vous vous demandez pourquoi maintenant mon rafiot prend l'air au pied de mon arbre, enfin pour être plus précis, de son arbre à elle. C'est si nouveau pour nous de demeurer un temps sur la terre ferme.

Oui tu es là incongru les pieds dans la vase, tu te reposes un peu, tu es un peu triste, mon Armand. Mais tu dois être conscient que tu ne

pourras plus suffire seul aux exigences à venir. Ne t'inquiète mon bateau bientôt tu retrouveras ton élément.

Je vous explique ce qui a changé. J'ai rencontré, ici même il y a dix mois lors d'un accostage ma Belle.

J'en ai été tout ébloui. Elle, si douce, une nuit, deux jours, un mois... un pur bonheur. J'avais bien vu que sa maison était pleine, mais l'amour est plus fort que tout.

En fait ma belle Marie est mère de sept filles.

Suite à mes récits, toutes veulent maintenant parcourir le monde. Alors nous sommes en train de bâtir un vaisseau plus costaud que nous appellerons « Rencontre ». Encore six mois et nous gagnerons tous les neuf le grand large. Mais ne t'inquiète pas, mon Armand, nous allons te remettre à l'eau, arrimé à Rencontre. Tu nous suivras, tu seras notre résidence secondaire.

Patience, je te dis, tu vas bientôt remouiller.

La famille, c'est si important, nous allons ensemble réarpenter et découvrir le monde des océans.

Gérard

Le rafiot

Je suis revenu auprès de mon arbre. Je l'avais quitté pour parcourir les mers, voir d'autres horizons, d'autres pays, d'autres gens. J'ai bourlingué tant et plus et je n'ai pas été déçu. La mer m'a accueilli, j'ai épousé l'océan. Et comme dans tous couples j'ai essuyé des tempêtes. Certaines ont laissé des traces comme vous pouvez le voir. Mais vaille que vaille, moi le rafiot, j'ai tenu bon dans le creux des vagues et la furie des ouragans.

Me voilà de retour. Mon arbre m'attendait sans reproches. Il m'a dit : Qu'as-tu vu de plus beau que moi ? Alors j'ai raconté les rivages de sable blanc, les cocotiers, les vahinés en paréo, les bougainvilliers, les palmiers. Ses branches se sont inclinées peut-être par jalousie et petit à petit mon arbre s'est mis à péricliter. Sans doute ne pouvant pas rivaliser avec ce que j'avais vu, il a pleuré des feuilles brunes et au printemps, il a refusé de fleurir.

Je n'aurais jamais dû le quitter des yeux, c'était mon ancrage, ma force. J'ai alors décidé de l'accompagner dans sa détresse et je vais rester là jusqu'à ma disparition.

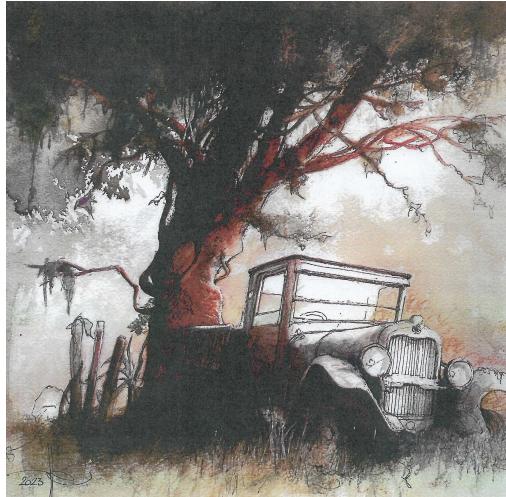
Jacqueline L.

Les caresses des vagues

*les caresses des vagues
comme une nature amoureuse
une nature qui dit oui
à l'homme souverain
l'arbre a donné
ce qu'il avait de meilleur
pour des voyages lointains
un bateau pour la vie
des pays que l'on traverse
chaque jour d'un espoir
peut-être inutile
sans doute un rêve*

*les caresses des vagues
sur le bois des marins
sur les branches qui balancent
leurs mains noueuses
l'arbre a repris
ses joies et sa solitude
et la femme sur le quai
attendra et prierà
on ne sait jamais quand ça finit
on part pour des mois ou des années
communiant avec la nature
un gage, une porte ouverte*

Jacqueline P.



Dans les champs désertés depuis ton décès, grand-père, nous gardons tes petits et gros objets. Après les piquets, que tu avais taillés puis enfoncés à coup de masse afin d'avoir une sorte de clôture du champ près de ta maison basse, nous sourions de voir ta vieille camionnette s'affaisser sur ses pneus dégonflés.

Ce qui est remarquable, c'est l'arbre au tronc duquel on pourrait croire l'auto affiliée. Il y a une connivence entre le bois et le métal. La rouille du véhicule, plus que centenaire, s'épand en l'écorce et gravit le tronc jusqu'à maquiller d'acajou les branches. Peut-être l'automne y joue-t-il de sa palette.

Ce rouge cuivre, un sang mêlé de sève et de ferraille à l'image de ton énergie, maniant les outils mécaniques sur les sols arides. Nous ne toucherons pas à cet incongru assemblage. Il berce nos souvenirs de tes gestes et de ton respect de la terre.

Catherine C.

— Tu peux pas le rater, il m'avait dit, c'est tout près de l'arbre. Tout près de l'arbre, tout près de l'arbre, il en a de bonnes lui ! Mais il ne m'avait rien dit au sujet du chemin impraticable, ni de l'heure indécente du coucher du soleil (16 heures 30, a-t-on idée !) ni du brouillard à couper au couteau qui repeint tout en gris en un rien de

temps dans ce coin. Bref, j'ai bien senti que je tournais en rond depuis un moment. Par ci, par là je croyais reconnaître l'ombre d'une maison, la silhouette d'un saule mais tout s'évanouissait à mon approche. J'étais définitivement perdu.

Il se faisait tard. De nuit je n'arriverai plus à rien. Je me suis résolu à m'arrêter là, au milieu de nulle part et d'attendre la lune ou tout au moins les étoiles ou, au pire des cas, l'aurore. Mais une nuit c'est très long : au bout d'une demi-heure, l'impatience me gagna. Je remis le contact, enclenchai la marche arrière et accélérai avec conviction. Le choc fut brutal. C'est l'arbre qui a brisé mon élan, cet arbre invisible dans la nuit d'encre.

—Tu peux pas le rater, il m'avait dit, c'est tout près de l'arbre.

Je ne l'avais pas raté.

Pascale

Ce devait être en août 1963, au petit matin, ils m'ont laissé là au pied de cet arbre. On m'a dit que la veille ils avaient cambriolé un château de l'autre côté du département.

Un couple bon chic, bon genre, qui s'était fait passer pour des amis, avait piqué les bijoux de madame et une caisse de pièces en or que possédait monsieur

La maréchaussée était sur le point de les rattraper, alors ils ont tourné au bout du chemin qui descend vers le Rhône, ils ont continué un peu, ont heurté mon arbre, se sont embourbés et n'ont pas pu repartir

Ils ont dû rester une petite semaine, se sont bien amusés puis se sont engueulés fort et chacun est parti de son côté.

La caisse, celle qui contenait les pièces d'or, les bijoux et autres argenteries s'était éventrée. Ils n'avaient rien pour emmener le butin, sont repartis penauds à pied et ont disparu à tout jamais. On dit que l'homme est tombé dans le Rhône, que la femme s'est perdue dans le brouillard.

Mais, on dit aussi, que leurs fantômes reviennent régulièrement, chercher un peu d'or mais aussi se reposer, pique-niquer, chanter voire danser.

Alors depuis ce jour la rumeur circule, circule dans tout le département et c'est maintenant un défi pour petits et grands de venir à mon chevet, au pied de mon arbre pour trouver des pièces en or ou mieux encore rencontrer les fantômes de ces brigands.

Catherine G.

L'arbre qui voyageait

—Firmin, arrêtons-nous là, s'écria Adélaïde. L'endroit est magnifique. J'ai aperçu une rivière en contrebas. Nous pourrions aller nous y rafraîchir, par cette chaleur.

—Bien volontiers acquiesça notre conducteur. qui commençait à fatiguer. J'ai vraiment très chaud, malgré le courant d'air des vitres. Quant inventeront-ils une voiture avec un refroidissement intégré ?

—Regarde-là ce bel arbre. Avec son envergure, il va pouvoir servir de parasol à notre « carrosse » ... !

Et hop, une manœuvre arrière, le plus près possible pour en recevoir le maximum de bienfaits.

—STOP, crie Adélaïde qui était descendue pour le guider. Tu es carrément contre lui.

Ils prennent leur sac respectif, et en courant descendant vers la rivière.

—Encore des touristes qui se servent de moi, maugrée l'arbre. Mais cette fois je vais en profiter. On parle de solidarité, et bien allons vers l'échange. Je commence à me lasser du point de vue que tout le monde trouve joli.

Il avait eu le temps de prévoir un stratagème. Avec le lierre qui courait autour de son tronc, il s'en fit des sangles. Avec ses basses branches, il s'accrocha au parechoc, et ainsi, bien amarré il attendit le retour des occupants.

Heureux, rafraîchis et bien reposés, nos amoureux remontèrent dans la voiture. Le terrain était en pente, Firmin ne desserra que le frein à main, et vogue la galère. Ils redescendirent au village, satisfaits de leur escapade.

—Comme c'est curieux s'exclamèrent-ils en cœur. On dirait avoir gardé la fraîcheur de l'arbre !

Quant à notre arbre, fier de son astuce, admirait enfin un autre paysage...

Lydie

Je me souviens de cet arbre

« Nous avions près de la maison un acacia très haut, très orgueilleux et vénérable. Il tenait ses branches si haut que jamais nous n'atteignions ses grappes sucrées. » Anne Sylvestre

- Chacun(e) a rencontré l'arbre qui, d'une manière ou d'une autre a marqué un épisode de sa vie. Racontez.

L'arbre à sabots

Dans les années 50, mon père, petit vigneron, possédait un carré de vieille vigne près du village de la Collardière.

Enfant, je l'accompagnais le plus souvent possible pour jouir de mon arbre préféré, un gros et vieux noyer planté à l'extrémité du champ. Il m'impressionnait par sa majesté et ses feuilles vernissées piégeant les rayons du soleil en autant de miroirs réfléchissants. Assis à son pied, le dos bien calé par l'écorce rugueuse du tronc, je savourais les livres empruntés à la bibliothèque de l'école. Le temps s'écoulait paisiblement mais avec parfois des retours sur terre provoqués par mon père :

—Ne reste pas là trop longtemps, l'ombre très froide du noyer pourrait te faire du mal !

Je quittais ce havre avec réticence pour me mettre en accord avec ce que j'ai toujours considéré comme une simple croyance locale.

Temps fort en début d'automne : la récolte des noix. Gaulés avec une longue branche de saule, les fruits dans leur bogue jonchaient rapidement le sol. Écalés et mis en sacs, mon père les transportait à Saint-Aignan où fonctionnait encore un antique pressoir qui, mis en mouvement par des gestes ancestraux, produisait une huile onctueuse et parfumée.

À certaines périodes de grandes difficultés pour la survie d'une famille modeste, il est parfois nécessaire de vendre les bijoux de famille... C'est ainsi que mon père se résolut un jour à couper le noyer pour le vendre au sabotier. Je ne voulus pas assister à la scène de l'abattage et du dépeçage : c'était trop cruel ! C'était mon refuge animé par Jean Valjean ou D'Artagnan...

Même la petite paire de sabots en noyer vernis, offerte généreusement par le sabotier, n'a pu adoucir mon chagrin de la perte d'un ami.

Bernard

Ce dimanche matin, réveillée vers 9h, nous prenions le petit déjeuner en famille. Mon père prit la parole pour nous annoncer aujourd'hui, il fait beau, nous prenons la voiture et nous nous rendons chez Papi et Mamie dans le Loir et Cher. Chemin faisant, on chante, on se raconte des blagues pour que le temps passe plus vite.

Il est presque midi, nous arrivons à destination et nous sommes bien accueillis comme toujours. Nous déjeunons, le temps à rester assis à table s'éternise avec mes sœurs nous avons envie de bouger. Nous nous dirigeons derrière la maison et là se trouve au milieu de la propriété cet arbre immense. Avec nos mains données les unes aux autres nous arrivons avec difficulté à faire le tour du tronc. Il y a de nombreuses branches en hauteur et aussi de très belles fleurs blanches au niveau des yeux. Une voix retentit de la cuisine : « vous voulez du dessert ».

Nous nous regardons, échangeons un clin d'œil et d'un pas décidé revenons à table. Notre Mamie nous a préparé son succulent clafoutis aux cerises. Je comprends maintenant pourquoi il faut que chaque arbre vive et qu'il ne faut vraiment pas couper ses feuilles même si celles-ci sont mortes ou abîmées par le temps. L'arbre ne dit rien, il subit les moqueries des uns et des autres, il change de saison en saison.

Aline

Les acacias

Comme ce mot acacia résonne en ma mémoire. Dans la campagne où je vivais, l'eau potable ne venait pas du robinet, il a fallu attendre les années 60 pour que la commune se lance dans ce projet d'envergure et équipe les familles de ce confort basique mais si essentiel. Alors sans ce fabuleux trésor, faire preuve de courage était nécessaire, pour ramener à la maison l'eau indispensable au quotidien, tant pour le lavage des légumes, la toilette, la lessive...

Au centre du hameau, se trouvait une fontaine où les villageois se rendaient munis de récipients de toute nature pour ramener le précieux liquide. Les paysans du secteur venaient aussi s'y ravitailler, emplissant des tonnes tirées dans un premier temps par des chevaux, puis accrochées à de petits tracteurs afin de pouvoir abreuver les animaux qu'ils élevaient.

En ce qui concerne ma famille, je me souviens que papa disposait d'un gros tonneau auquel il avait ajouté un système de roues et de bras afin de le tirer et il rapportait ainsi plusieurs mètres cubes d'eau, réservée à l'usage personnel de la famille mais aussi aux lapins, poules dont il faisait l'élevage en plus de son emploi extérieur. Nous devions l'aider à pousser « la tonne » comme on l'appelait.

Pourquoi je raconte tous ces souvenirs, c'est que pour compléter cet apport, ma mère, ou moi-même, jeune gamine, nous allions avec seau ou broc chercher l'eau. Et pour cela, nous traversons un espace, un raccourci pour aller jusqu'à la fontaine, un genre de petit square, rempli d'acacias. Ces vieux arbres avaient souvent des racines qui dépassaient et il fallait faire très attention de ne pas se prendre les

pieds dedans, au risque d'un vol plané qui inévitablement entraînait le renversement du récipient et la perte de l'eau !

Mais cette traversée, lorsque les acacias étaient tout en fleurs, était une bouffée de senteurs dont je me souviens encore. C'était aussi l'occasion de faire des beignets avec ces fleurs !

Les années passèrent et « les acacias », ainsi appelait-on l'espace, devinrent le lieu de rencontre des jeunes qui le soir après le repas, surtout au moment des vacances d'été, s'y retrouvaient pour « refaire le monde » et écouter à l'aide des premiers appareils à pile, les tubes du moment. Parfois autour d'un feu de « camp », du son de la guitare d'un d'entre-nous, le groupe chantait, voire dansait...

Retournant toujours dans le village de mon enfance, « Les acacias » existent toujours et font maintenant partie d'une propriété privée puisque rachetés par les propriétaires d'une maison en bordure de ce parc. Si les arbres pouvaient parler, ils en auraient des choses à raconter, parole d'acacia !

Sylvie

Rencontre avec un chêne remarquable

Un président de la République est jadis tombé d'un train. « C'est pas le sujet », m'interrompt la voix du bon sens. C'est un peu le sujet quand même, car moi qui vous parle, j'ai été naguère le seul survivant d'un crash aérien et au lieu de m'écrabouiller au sol dans les débris de carlingue comme mes voisins de cabine, je me suis retrouvé dans les branches d'un arbre, je ne saurais vous dire comment : je me souviens de la descente vertigineuse à toute vitesse, des hurlements des passagers, surtout de ceux des passagères, ah les bonnes femmes quand elles s'y mettent !

Je ne sais pas ce qui m'a secoué le plus, les hurlements ou la terreur de faire le grand saut ? On a beau s'y préparer en brûlant un cierge de temps en temps, en fait on n'est jamais prêt.

—Vous devriez faire attention, tout de même, vous avez failli m'écraser la queue !

J'ouvre les yeux, j'ai mal partout et je vois des étoiles devant mes yeux et là-haut, dans le ciel au-dessus de moi. Des glands partout sur mes vêtements, mon pardessus est en lambeaux. Et qu'est-ce que c'est que ce petit écureuil roux qui m'engueule ! Il est dressé sur ses deux pattes arrière, prêt au combat.

Heureusement que je ne suis pas tombé sur une fourmilière.

—Hé la luciole, viens donc un peu m'éclairer.

Je me redresse. Je n'ai sans doute rien de cassé. Deux grands disques me fixent. C'est un grand duc qui cligne une ou deux fois. C'est vrai que, pour lui, un humain tombé du ciel, ça n'est pas courant.

—Pouvez-vous me dire où je suis ?

—Ici », me répond-il benoîtement. Rien à redire.

—Vous avez fait tomber tous mes glands, dit une voix de basse qui semble monter des profondeurs de la terre.

—Et toutes mes feuilles.

Illumination triste : je viens de me vautrer sur ou dans un chêne, un chêne vénérable comme ceux qu'on trouve sur le sentier des Sources, dans le massif de Lorris. Mais je ne suis pas en forêt d'Orléans. Et la voix de basse qui m'interpelle appartient à ce chêne ! Je me souviens que j'étais dans un avion pour Pékin. Je suis sûrement tombé dans une forêt de Sibérie. Je dérange mais on me tolère.

—Je vous promets que je ferai attention la prochaine fois, est ma réponse.

Anne-Marie

Haïkus

Rappel : Le haïku est une forme japonaise de poésie permettant de noter les émotions, le moment qui passe, qui émerveille ou qui étonne en référence à la nature. C'est une forme très concise, 17 pieds ou syllabes en 3 vers (5-7-5).

Un exemple de haiku du poète japonais Bashō (1644-1694)

Parfum des pommiers
Soudain le soleil se lève
Senteurs des montagnes.

Bashō



➤ Créez 1 ou plusieurs haïkus sur le thème de l'ARBRE.

Ginkobilobas

*Robuste et fort, je t'admire,
Tes feuilles me ravissent.*

Cerisiers en fleurs

*Image, symbole japonais
Je vous vois en rêve*

Gérard

Elégantes grues

Noirs cormorans hauts perchés
Ormes reposoirs

Brise légère

Les saules trempés de rivière
Seule je rêve

Catherine C.

Socrate et Glaucon

*Deux grecs qui philosophent
Sous un platane assis.*

Une haie de troènes

*Pour réparer la haine ?
On peut essayer*

Anne-Marie

